

La matière de la Grande Guerre chez Xavier Hanotte Évocation et mémoire de guerre dans *Derrière la colline*¹

José Domingues de Almeida

Universidade do Porto - ILC

Résumé: cet article procure une (re)lecture et une approche thématique et critique d'un des romans de l'écrivain belge francophone contemporain, Xavier Hanotte, *Derrière la colline* (2000) dont la poétique, à l'instar d'autres auteurs français (Jean Rouaud ou Sébastien Japrisot ou Jean Echenoz, pour ne citer que ceux trois écrivains primés), revisite abondamment la matière historique de la Première Guerre mondiale (cf. *Manière noire* (1995) et *De secrètes injustices* (1998)) et ce, dans un souci de sauvegarder la mémoire de ce repère tragique majeur, notamment pour l'Histoire du Royaume de Belgique, si pertinent et pédagogique pour la compréhension du moment présent, alors que les témoignages directs et à la première personne disparaissent / ont disparu petit à petit.

Mots-clés: Xavier Hanotte, Première Guerre mondiale, littérature belge, roman historique

Resumo: este artigo fornece uma (re)leitura e uma abordagem temática e crítica de um dos romances do escritor belga francófono contemporâneo, Xavier Hanotte, *Derrière la colline* (2000), cuja poética, à semelhança da de outros autores franceses (Jean Rouaud ou Sébastien Japrisot ou Jean Echenoz, para citar apenas estes três escritores premiados), revisita abundantemente a matéria histórica da Primeira Guerra mundial (cf. *Manière noire* (1995) et *De secrètes injustices* (1998)) numa preocupação de salvaguarda da memória deste marco trágico decisivo, nomeadamente para a história do Reino da Bélgica, tão pertinente para o entendimento do momento presente, quando testemunhos diretos e na primeira pessoa vão desaparecendo / desapareceram a pouco e pouco.

Palavras-chave: Xavier Hanotte, Primeira Guerra mundial, literatura belga, romance histórico

La matière historique de la Première Guerre mondiale, - dont on signale un peu partout le centenaire de l'éclatement -, constitue le noyau dur diégétique de l'écriture romanesque de l'écrivain belge francophone Xavier Hanotte. Ce véritable engouement pour cet événement majeur de l'Histoire de XX^e siècle européen, et finalement "mondial", s'est traduit dans la fiction narrative française par des ouvrages primés, - songeons à Jean Rouaud, Sébastien Japrisot ou Jean Echenoz, pour ne citer que ceux trois écrivains -, lesquels revisitent directement ou indirectement les épisodes et le contexte marquants de ce premier conflit formellement "global".

Côté belge, c'est en effet Xavier Hanotte qui s'y est le plus intensément penché, - documents et recherche historiques à l'appui -, notamment dans *Manière noire* (1995), *De secrètes injustices* (1998) et *Derrière la colline* (2000); ce dernier retenant ici notre attention critique. Né dans la province belge du Hainaut en 1960, de formation germaniste, traducteur, mais aussi informaticien, Xavier Hanotte vit actuellement à Bruxelles. Il est d'ailleurs le traducteur en français des plus grands romanciers flamands contemporains.

Dans le contexte des lettres belges de langue française, cet auteur s'inscrit dans la nouvelle génération d'écrivains belges qui s'est affirmée dans la foulée du débat identitaire et politique de la belgitude, lequel s'est tenu dans le tournant des années quatre-vingt. En effet, Hanotte fait partie de ce lot d'écrivains belges dont la poétique contribue aux *Lettres du jour* (Demoulin 1997: 7-17), et dont la référence au lieu d'édition, voire l'inscription géographique de la diégèse, indiffèrent, même s'ils sont bien nés quelque part, et que cet *ici* finit par percer de façon tout à fait décomplexée (Lorent 1997: 52-62). Rappelons que Xavier Hanotte publie depuis 1995 aux éditions Belfond, à Paris, même si l'univers diégétique de ses romans porte sur une période trouble et douloureuse de l'Histoire belge, et que la Belgique (tout comme la France, d'ailleurs), procure un cadre historique et géographique essentiel à ses récits.

Or, l'invasion allemande du jeune Royaume de Belgique en 1914 mettait fin à un mythe identitaire, aux retombées sur la conception du fait littéraire, et qui se réfère à l'hypostase d'une "âme belge"; un mythe bâti sur l'intuition que la Belgique (et sa production littéraire) se signale par l'exceptionnelle coïncidence et coexistence de la

référence germanique et de la langue française (cf. Otten 1984: 49-83).

Mais, indépendamment des lieux d'écriture, force est de constater que la Première Guerre mondiale connaît çà et là un regain d'attention thématique dont il faut bien creuser les raisons. À cet égard, Pierre Schoentjes rappelle "le devoir de mémoire" (2007a: 10s.) qui s'est naturellement imposé aux actuelles générations, mais aussi l'intuition d'une dangereuse répétition aujourd'hui de l'Histoire d'hier, dans sa logique meurtrière et nationaliste et son cortège d'horreurs. En tous cas, la Première Guerre mondiale nous parle encore, et éclaire plusieurs de nos apories géopolitiques. Qui plus est, la très jeune génération sacrifiée dans les tranchées (les poilus) s'est éteinte il y a peu, laissant derrière elle une pratique narrative et un exercice mémoriel, – notamment dans les différents monuments aux morts –, encore frais, d'autant plus que plusieurs pays fêtent toujours officiellement le 11 novembre.

Cette histoire revisitée concourt à ce fameux "retour du récit" dont on signale les symptômes dans le tournant des années quatre-vingt dans la littérature française et, quelque part aussi, au renouveau de la fiction narrative en langue française. Hanotte insiste sur le fait que: "[il n'a] rien contre le Nouveau Roman pour peu qu'il serve une thématique. Par exemple, [il a] adoré *La Conquête de Prague* de Jacques-Gérard Linze, et pourtant c'est du Nouveau Roman. Mais j'ai horreur de la littérature qui louche vers l'abstrait gratuit" (Schoentjes 2007b: 177ss.). Et lui de préciser son approche fictionnelle et thématique spécifique:

Une partie de ma démarche consiste à trouver une esthétique d'aujourd'hui qui permette d'aborder des questions de valeurs hors-temps. J'ai l'impression qu'en prenant comme objet la guerre de 1914, je suis à même de conduire une interrogation tout à fait contemporaine parce qu'universelle (*ibidem*).

C'est justement ce devoir de mémoire qui marque décisivement la poétique hanottienne au point d'en faire le centre de la démarche fictionnelle. Hanotte rappellera "(...) qu'il y a la mémoire familiale qui joue un grand rôle" (*ibidem*), et que c'est à partir d'une "vision de bas en haut" (*ibidem*); c'est-à-dire de personnes aux histoires concrètes qu'il construit ses récits; et ce avec un souci de vérité envers les faits historiques comme

moments vécus ; vies concrètes mises à l'épreuve durant et par la Grande Guerre; une posture vis-à-vis de l'Histoire que l'auteur de *De secrètes injustices* attribue essentiellement à son penchant culturel britannique.

D'ailleurs, les livres anglais ne court-circuitent-ils pas, selon lui, les clichés d'usage autour du traitement de ce conflit (*ibidem*)? Et les lieux de mémoire britanniques, notamment les cimetières sur le territoire français, dont il est question dans le roman qui nous occupe ici, ne gagnent-ils pas sa préférence du fait d'un rapport singulier et respectueux: "Les Britanniques ont une manière spécifique de vivre avec leur mémoire. Ils ont une façon de fabriquer de la tradition sans tomber dans le patriotisme outrancier" (*ibidem*).

On remarquera également son souci de la documentation historique, tout en évitant le roman strictement "historique". En effet, pour Xavier Hanotte, passionné d'Histoire (*ibidem*), il s'agit de s'y tenir au plus près, dans les menus détails: "Je ne suis pas un fétichiste de la documentation, mais on est incapable de rester fidèle à l'histoire, il vaut mieux choisir un décor vraiment universel" (*ibidem*).

Et dans *Derrière la colline*, les détails historiques et spécifiquement documentaires ne manquent pas, qui témoignent d'un travail de recherche et d'un souci de fidélité historique. Outre les cimetières et les monuments aux morts (le "Monstre" de Thiepval) qui hantent à proprement dit tout le récit, on trouve dans ce roman des repères qui trahissent un travail de recherche et de collage à la réalité historique ; à savoir la chronologie du conflit dans ces différents stades (Hanotte 2000: 20), le contexte social du Royaume-Uni et de la France d'alors, notamment sa reconfiguration sociale en temps de guerre: "(...) faute de main-d'œuvre masculine, mon père avait dû engager deux demoiselles pour tenir l'épicerie" (*idem*: 135); "Les hommes absents, le patriarcat faisait travailler les femmes de son clan" (*idem*: 142).

En fait, c'est surtout les principaux ingrédients historiques de la guerre qui font l'objet d'une attention narrative: l'ambiance de l'engagement de jeunes Britanniques aux côtés des troupes alliées en France: "À cette fin, ils seraient prêts à s'engager dans un bataillon de la Nouvelle Armée de Lord Kitchener (...)" (*idem*: 51); la grande offensive de la

bataille de la Somme : “Nous marchions vers la lumière, devant, toujours devant” (*idem*: 206); les incontournables tranchées, cet horrible *no man’s land*: “Derrière moi... Toujours derrière moi... Et surtout, si c’est possible, ne prenez pas de risques inutiles.’ Assez stupidement, je hochai la tête. ‘Vous me le promettez ? D’homme à homme?’, insista-t-il” (*idem*: 227); l’Yser et le retour à la fin du conflit : “Je fus donc déclaré apte au service actif et renvoyé en France par le premier transport. Le capitaine qui contresigna mes papiers ne put cacher son étonnement devant l’indifférence que j’affichais. Elle n’était pas feinte. Retourner au front ne m’effrayait aucunement.” (*idem*: 312); “Quand je le rejoignis, mon nouveau bataillon cantonnait en arrière d’Ypres (...)” (*ibidem*).

Mais passons succinctement en revue le récit de *Derrière la colline*. Dans un coin perdu de Picardie, Thiepval, non loin des cimetières militaires où reposent les milliers de soldats britanniques qui se sont volontairement engagés lors la Première Guerre mondiale, un homme âgé revient sur son passé : ses années de jeune professeur de français londonien, ses premiers succès comme poète et écrivain, un chagrin d’amour nommé Béatrice: “Elle ne m’aimait plus” (*idem*: 28). La rencontre avec William Salter, – son compatriote jardinier, auprès de qui il décide de rejoindre les troupes britanniques engagées dans la bataille de la Somme –, s’avèrera décisive au point de voler subtilement son identité quand ce dernier meurt en combat. L’horreur et la violence de cette bataille emblématique de la Grande Guerre permettent à l’auteur de recourir au réalisme magique, si présent dans les lettres belges de langue française (Schoentjes 2007b: 177ss. et cf. Quaghebeur 2006), et à projeter oniriquement le “Monstre”, ce monument aux morts qu’il pressent, en plein milieu de l’inconscience causée par ses blessures au combat (cf. Hanotte 2000: 274ss.). La guerre finit et Nicholas, devenu William, vit en France, plus particulièrement en Picardie (Thiepval), où il s’est marié et a eu un enfant. Il a non seulement usurpé l’identité de son frère d’armes, comme il en a également assumé l’activité principale et métaphorique : le jardinage.

La prégnance du souvenir qui régit ce récit, dédié à la mémoire du père (cf. la première dédicace du roman), induit une duplicité de la temporalité narrative. D’une part, et en italique, le temps du récit et du souvenir. Nicholas Parsons, *alias* William, – le personnage principal vivant dorénavant en Picardie, alors qu’un deuxième conflit vient

d'éclater -, revient sur ses souvenirs de soldat, sur ce même sol qu'il a aidé à libérer lors de la Bataille de la Somme. Et, d'autre part, l'analepse en caractère normal, où les moments les plus marquants de l'engagement en France sont rendus sans tomber dans le roman proprement historique. À cette dualité, il faut ajouter le registre épistolaire, notamment ces lettres que l'on s'échangeait en temps de guerre dans différentes circonstances (*cf. idem: 14*), voire le journal que bien des soldats tenaient malgré, ou à la faveur des combats (*cf. idem: 188*).

En outre, le récit s'autorise des moments réflexifs intenses, qui sont autant d'impressions ou de témoignages sur un conflit que l'on devine terrible et dont on mesurera *a posteriori* les conséquences humaines: "Ainsi, je me suis longtemps demandé, après, pourquoi je m'étais engagé. La guerre est pourtant une immonde saloperie, Parsons. Et dans le style, celle-ci va dépasser toutes les autres. Alors?" (*idem: 124*) ; "Surtout, la guerre était éternelle. Une génération après l'autre, elle dévorerait l'Europe jusqu'à son épuisement. Il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus – rien que des morts" (*idem: 305*). Remarquons aussi ce témoignage sur la fin de la guerre, en guise de synthèse douce-amère, voire de documentaire:

Aussi abrupte qu'inattendue, fruit d'un authentique escamotage politique, la fin de la guerre n'avait pas eu l'air vraie. Quiconque l'avait vécue au quotidien ne pouvait comprendre qu'après avoir broyé des millions d'hommes et défiguré provinces entières, une mécanique en apparence inexorable pût s'arrêter ainsi, d'un coup, sans autre forme de procès, par décision d'arbitres dont personne n'avait jamais aperçu les hauts-de-forme sur aucun champ de bataille. (*idem: 316*)

La guerre s'avère un monstre qui s'insinue et impose lentement son emprise. On la pressent, par anticipation, dans l'omniscience historique du narrateur : "Derrière nous, dans le bois d'Aveluy, la batterie s'était remise à gronder. Nous ne savions pas encore que dans quelques semaines, les choses sérieuses commenceraient. On ne servait même pas les apéritifs" (*idem: 107*) ; "Le futur n'avait pas sa place ici, il commençait de l'autre côté de la porte. Nous l'avions congédié. Chacun, pourtant, savait qu'il se vengerait" (*idem: 148*).

Dès lors, les raisons de l'enrôlement sont *a posteriori* mises en cause; d'autant plus

que l'engagement de très jeunes Britanniques ne pouvait qu'être au départ le fait d'une véritable conviction ou d'un idéal : "Nous n'aimions pas tellement les gens de la 36^e division, tous ou presque membres de l'ordre d'Orange. Nous n'étions pas en France pour les mêmes raisons qu'eux, leur idéal n'était pas le nôtre" (*idem*: 100); "Nous autres Britanniques étions là parce que nous l'avions bien voulu, point" (*idem*: 118s); mais encore:

Nous étions devenus la chair de la guerre. Car les idées, les grandes causes étaient loin. Après nous avoir attirés ici, elles avaient pris du recul, leurs représentants galonnés dinaient chaque soir dans les nombreux châteaux de l'arrière, redessinaient sur de belles cartes planes et lisses un monde où, en attendant, nous pataugions jusqu'à la ceinture. (*idem*: 119)

D'où le sentiment de mourir pour rien ; d'aberration des combats et de l'inutilité du dévouement : "N'était-ce pas absurde ? Tout ce chemin parcouru depuis Newcastle pour venir crever là, le nez dans la boue de Somme, si loin de la mer, des entrepôts de la Tyne et du Quayside, dans un pays dont on ne comprenait même pas la langue?" (*idem*: 281).

Si Hanotte affirme préférer traiter les mémoires de guerre à partir du bas, c'est pour mieux cerner des destins personnels, des histoires singulières en-deçà des grandes fresques guerrières. Dans cette approche, la question identitaire finit par se poser et devenir pertinente tant au niveau personnel, celui du personnage, – où l'usurpation d'identité sur le champ de bataille induit le double: "Ainsi, du jour au lendemain, le futur avait-il cessé d'exister pour moi. Nicholas Parry, aussi, était mort. Fatigué de sa propre naïveté, mon double éthéré s'était assis au bord du chemin (...)" (*idem*: 29); "Je devais avoir l'air heureux. Officiellement, j'avais trente-deux ans. William m'en avait fait gagner six à l'état civil" (*idem*: 322) –, qu'au niveau géopoétique, où les indices d'inscription ou de confrontation imagologique sont rares, mais subtils. D'une part, on a affaire aux clichés d'usage sur les (més)ententes cordiales franco-britanniques : le narrateur homodiégétique est perçu en Picardie, – où il a fini par s'installer après la guerre, au plus près de ses frères d'armes tombés pour la France –, comme "l'Angliche" (*idem*: 16). De même, le mythe de Jeanne d'Arc, – emblème d'une fière indépendance hexagonale –, est tourné en dérision vu les circonstances du moment: "Comme quoi, si ce pays avait perdu la tête en août, il perdait

maintenant son âme. Car le miracle est chose si peu anglaise... Autant que l'on sût, les Français se passaient bien, cette fois, d'une Jeanne d'Arc. Par politesse à notre égard?" (*idem*: 50), alors que la France s'avère avant tout, pour ce jeune Britannique engagé, mais professeur de français de son état, une "nation littéraire" (*cf.* Fergusson 1991): "Où étions-nous? Dans quel secteur du front ou de l'arrière avions-nous abouti? Après tout, au-delà de la Somme et au sud d'Amiens, je ne connaissais de la France que ce que ses bons auteurs avaient pu m'en apprendre" (Hanotte 2000: 266).

La Belgique, – pays natal de l'auteur et territoire adjacent, elle aussi martyrisée par le conflit (*cf. idem*: 63) –, fait l'objet de renvois anodins, mais significatifs: le père du narrateur apprécie la bière belge (*cf. idem*: 75); la présence des populations réfugiées belges dans le nord de la France est fort remarquée (*cf. idem*: 139), tandis que, affecté à la commission des sépultures de guerre des soldats issus du Commonwealth, il s'installe provisoirement en Flandre belge, à Ypres, puis "Coxyde": "Pour moi, l'heure du choix avait sonné. Muni de mon unique valise, je me disposai à regagner la Belgique. Ma première affectation civile m'y attendait. Mon premier cimetière" (*idem*: 318). La côte belge recèle alors un nombre impressionnant de cadavres de soldats tombés dans le cadre de la Triple-Entente, mais ce "nouveau territoire" (*idem*: 319) n'a rien pour le ravir:

À Coxyde, je passai les années les plus solitaires de toute mon existence. Les gens du cru parlaient une langue que je ne connais pas, et frayaient peu avec les étrangers. La faune touristique et commerçante, elle, s'aventurait rarement au-delà de la digue et des centres de villégiature. Situé en dehors du village, le cimetière jouxtait la grand-route de La Panne, où ne passaient jamais que des camions et, à la belle saison, les rutilantes limousines des vacanciers riches. (*idem*: 320)

À côté de ce creux imagologique et référentiel, la France, – et plus précisément la Picardie, théâtre de la Bataille de la Somme –, se revêtent d'une aura et d'une portée symboliques bien différentes. D'où l'émoi devant la nouvelle affectation: "Quand je lus à haute voix le nom de ma nouvelle affectation, mes mains tremblaient. Je dus tirer la chaise pour m'asseoir. Cette nuit-là fut peuplée de cauchemars (...). À la gare, je demandai un billet pour Amiens. Pour rallier Authuille, je verrais sur place. C'était le 13 juin 1924" (*idem*: 321).

De façon transversale à tous ces épisodes et contextes de guerre, deux motifs s'imposent, voire se rejoignent, par leur récurrence et par leur signification. D'une part, le *jardin* et, d'autre part, le *monument* aux morts. Rappelons que l'ami de Nigel Parsons, William Salter, – lui qui en mourant sur le champ de bataille lui lègue une identité nouvelle –, est jardinier de son état, et que c'est précisément dans un jardin public qu'ils se sont parlé pour la première fois et échangé leurs idées sur la guerre, l'engagement et la littérature.

William, soldat engagé dans la Bataille de la Somme, demeure quelque part "jardinier" au cœur même des combats: "Ces fleurs... dis-je. Rappelle-moi leur nom?" William se frotta les mains les essuya avec une touffe de chiendent. "Tu ne devrait pas l'oublier... - Ah oui? – En français, on appelle ça des *œillets de poète*. – Sans blague - Et en anglais?" (*idem*: 160). Tout comme l'honneur et le sens du devoir, Nigel hérite de son ami, outre une nouvelle identité, le goût du jardinage tant au sens propre: "(...) j'avais potassé avec acharnement les deux traités d'horticulture" (*idem*: 304), qu'au sens figuré et métaphorique, à savoir en tant que gardien des lieux de mémoire, et de la mémoire de guerre tout court: "Tout de suite, ma qualité de jardinier suscita l'intérêt (...). Ma première affectation civile m'y [Belgique] attendait. Mon premier cimetière" (*idem*: 318).

Comme l'affirme Virginie Renard, "Dans l'œuvre de Xavier Hanotte, les monuments aux morts et les cimetières peuvent être considérés comme des endroits propices à la construction identitaire" (2007: 143ss.) d'autant plus que "l'expérience des tranchées a été si déterminante qu'elle a souvent altéré la personnalité des soldats" (*ibidem*).

Dès lors, le héros de *Derrière la colline* assume le rôle de gardien et visiteur régulier des monuments aux morts de guerre. On se rappellera bien évidemment le dénouement des films *Il faut sauver le soldat Ryan* (américain) ou d'*Indigènes* (français), lesquels glosent le devoir de mémoire des survivants, mais aussi "la honte d'avoir survécu à la guerre et de continuer à vivre comme avant" (*ibidem*).

Mais, le jardin connaît une dérive métaphorique et symbolique majeure dans le "Monstre"; celui qui s'impose "derrière la colline" justement, et qui apparaît sans cesse personnalisé. Griet Theeten consacre une étude approfondie de l'approche singulière des lieux de mémoire de guerre, surtout ceux qui résultent de la Première Guerre mondiale: les

cimetières, les nécropoles et les monuments aux morts, qui ornent les places centrales de bien des communes des pays et régions affectés par ce conflit (cf. Theeten 2007: 163-176) et qui hante ce roman:

Sur la pierre taillée, un œil exercé parvient à lire l'heure. Simple question d'angle. Le matin, les rayons du soleil ratent le cimetière et ses tombes, passent au-dessus sans les atteindre, comme les tirs allemands qui, à l'époque, partaient de Thiepval. N'arrivait jamais ici que l'un ou l'autre égaré, tiré à l'aveuglette histoire de gêner les corvées de ravitaillement. (Hanotte 2000: 89)

"Derrière la colline" devient dès lors un leitmotiv du roman (cf. *idem*: 171, 228), voire le titre d'un poème (cf. *idem*: 168).

La nécropole suscite des sentiments ambigus chez le narrateur-témoin qui revisite son passé. Comme l'affirme Theeten, "[elle] invite au repos mais peut à la fois inspirer l'angoisse" (2007: 163-176). D'ailleurs,

Chaque fois que j'approche ainsi le Monstre, sur les pelouses rases où jouent les ombres, le même frisson me parcourt l'échine. Ensuite, j'ai l'impression curieuse de rentrer à la maison. Vu de loin, le Mémorial des disparus suscite toujours les mêmes commentaires. Quiconque l'aperçoit pour la première fois lui trouve une lourdeur rébarbative, aux limites du grotesque. Impression trompeuse, mais normale. Car ainsi juché au sommet de la colline, l'édifice domine toute la région, dont il forme un repère familial. (Hanotte 2000: 331)

Raison pour laquelle le héros du roman (et de guerre) se change en *jardinier*; héritant de la sorte du métier en plus de l'identité de William. Il s'occupe quotidiennement, avec un souci obsessif et tourmenté, du cimetière militaire britannique de Thiepval, "derrière la colline", où reposent ses compagnons d'armes et son passé lointain. Le rituel de remémoration implique le jardinage ; un entretien affectueux des tombes et des fleurs qui viennent instinctivement y éclore : "J'ôte ma casquette puis, d'un pas décidé, me dirige vers la rangée de tombes qui m'intéresse : la quatrième. Déjà, d'un seul coup d'œil, j'ai pu évaluer avec précision l'état général des plantations. Toutes semblent avoir supporté la chaleur sans dommage apparent" (*idem*: 196).

Ce faisant, Nigel, *alias* William, rend hommage aux victimes du Commonwealth

engagées dans la Première Guerre mondiale; et Xavier Hanotte donne corps à l'une de ses plus profondes convictions : "Le passé nous parle encore, il suffit de tendre l'oreille. Nous sommes des gens de notre temps. Je vis dans l'ici et maintenant et pourtant, le passé me parle encore. En fait, je suis intimement persuadé que nous sommes, aussi, les produits du passé" (Schoentjes 2007b: 177ss.)

Références bibliographiques

Demoulin, Laurent (1997), "Génération innommable", *Textyles*, n° 14, 7-17.

Fergusson, Priscilla Parkhurst (1991), *La France, nation littéraire*, Bruxelles, Labor.

Hanotte, Xavier (1995), *Manière noire*, Paris, Belfond.

-- (1998), *De secrètes injustices*, Paris, Belfond.

-- (2000), *Derrière la colline*, Paris, Belfond.

Laurent, Laure-Élisabeth (1997), "Trente ans de roman belge francophone : une croissance extraordinaire", *La Revue Nouvelle*, n° 3, 52-62.

Otten, Michel (1984), "Identité nationale, identités régionales dans la littérature française de Belgique", *Écriture française et identifications culturelles en Belgique*, Louvain-la-Neuve, CIACO, 49-83.

Quaghebeur, Marc (2006), *Anthologie de la littérature française de Belgique : entre réel et surréel*, Bruxelles, Racine.143-162.

Schoentjes, Pierre (2007a), “Présentation”, *Textyles*, n° 32-33, 7-11.

-- (2007b), “Entretien avec Didier Comès, Xavier Hanotte et Raoul Servais”, *Textyles*, n° 32-33, 177-195.

Theeten, Griet (2007), “Les lieux de mémoire de la Grande Guerre chez Xavier Hanotte : vers la construction de l’identité”, *Textyles*, n° 32-33, 163-176.

Renard, Virginie (2007), “La mémoire de la Grande Guerre dans la littérature contemporaine: les romans de Xavier Hanotte en comparaison”, *Textyles*, n° 32-33,

NOTE

¹ Cet article a été élaboré dans le cadre du projet « Interidentidades » de L’Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l’Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le «PEST – OE/ELT/UI0500/2013»